



Association
Prix de la Nouvelle
Francophone Inédite

Texte de Jean-Yves GUILLAIN

2ème Prix 2026

Des gens bien

Il est 7 h.

Le percolateur crache, halète, puis siffle, comme un vieil animal à bout de souffle. Une odeur de café réchauffe la cuisine aux murs blancs. Clinique. Froide. Aucun cadre, aucun souvenir.

Chantal verse deux tasses. Une pour elle, une pour François. Le sucre brun est dans une bonbonnière. Elle y plonge sa petite cuillère sans y penser.

— Tu veux du sucre ? demande-t-elle machinalement. Comme chaque matin.

François ne répond pas. Comme chaque matin. Il en prend toujours deux. Elle lui en met donc deux. C'est devenu un geste pavlovien. Depuis trente ans.

François allume la radio.

Un bulletin d'infos résonne dans la pièce. Une voix monocorde annonce un accident sur la nationale. Trois morts. La faute à un conducteur ivre qui roulait à contresens.

Chantal pince les lèvres. François fronce les sourcils. En général, rien ne les touche vraiment avant le premier café de la journée. Mais là, Chantal se lance :

— J'espère qu'il finira en prison.

François se contente d'un faible hochement de tête. Il se lève.

— Bon, je file, j'ai des entretiens importants ce matin.

Chantal acquiesce, toujours sans un mot. Elle rince les tasses d'un geste hâtif.

François enfle sa veste, ajuste sa cravate, prend sa sacoche. Il vérifie son apparence dans le grand miroir de l'entrée. Ils s'embrassent sur la joue. Un contact éclair, chirurgical. Sans chaleur. Leur tendresse est devenue un protocole.

Chantal referme la porte derrière lui.

Elle reste seule, figée un instant. Le percolateur siffle encore un peu, comme un dernier râle. L'odeur du café refroidi s'accroche aux murs. Elle aussi doit se préparer.

*

François travaille au service des Ressources Humaines de la société Massons & Fils, une entreprise qui vend du matériel de bureau : classeurs, agrafeuses, colles, feutres, agendas... Rien de spectaculaire. Du fonctionnel avant tout.

À 8 h pile, il prend son poste. Il est toujours ponctuel. Son corps suit une horloge interne huilée par vingt ans de service : départ à 7 h 30, arrivée à 7 h 57, badge à 7 h 59, chaise tirée à 8 h. Il suit un tempo invisible, mais intransigeant.

François respecte les procédures, les normes, les formulaires, les exigences hiérarchiques. Il trie, archive, relance, clôture. Bref, il applique les règles.

Le directeur l'a choisi pour gérer les licenciements à venir : « *Tu es le plus... neutre. Tu seras parfait dans cette tâche* », lui avait-il dit il y a quelques jours. Avec un sourire fade, presque soulagé. François avait pris ça comme un compliment.

Ce matin, il a trois personnes à recevoir.

Trois noms. Trois dossiers. Trois avenir menacés.

Sur son bureau, les classeurs sont prêts. Parfaitement étiquetés. Il a même prévu les mouchoirs. Car les larmes ont leur place dans son protocole. Il aime faire les choses bien. Même quand ça fait mal... aux autres.

Le premier à entrer, c'est Karim, quarante-cinq ans. Opérateur logistique. Trois enfants. L'air fatigué. Il serre maladroitement la main de François.

— Karim, assieds-toi, je t'en prie.

Karim prend place péniblement. Depuis quelques semaines, les rumeurs ont circulé. L'entreprise ne va plus aussi bien qu'avant. La direction a des choix à faire pour la pérennité de l'activité. Il le sait. Mais il espère encore. Il a une famille à nourrir.

François ne regarde pas vraiment le visage de son interlocuteur. Il parle comme on lit un mode d'emploi. C'est moins culpabilisant.

— Suite à une restructuration interne... des suppressions de poste ont été décidées... aucun lien avec tes performances... mais tu es sur la liste, Karim. Désolé.

« Désolé », en fait, François ne l'est pas vraiment. Pas de haine, non, juste... rien. C'est la vie des sociétés.

Karim blêmit. Il a les bras ballants, le souffle court.

François lui tend des papiers à signer.

L'autre ne comprend pas. Pas tout de suite. Enfin il s'en saisit, les regarde, comme s'ils étaient écrits dans une langue étrangère. Puis vient la question, inévitable :

— Mais pourquoi... pourquoi moi ? J'ai toujours été un bon élément, non ?

François hausse les épaules. Son regard passe à côté du sien, comme une porte qui ne s'ouvre pas. Il a appris à ne pas répondre. D'autant qu'il ne sait pas vraiment quoi lui dire. Ce n'est pas lui qui décide. Lui, il applique. Il transmet.

Karim attend un moment une réponse qui ne vient pas. Il signe et sort lentement.

Deux autres suivent. Même pièce. Même chaise. Mêmes documents à signer. Silences, déceptions, colères retenues. Une larme étouffée dans une manche.

François garde le même ton. Calme. Ferme. Décidé. Les yeux posés sur ses notes. Il fait son travail. À chaque signature, une existence s'efface dans le froissement du papier. Trois clics de stylo, trois effacements du monde.

Et à midi, il ira déjeuner comme si de rien n'était. Une viande rouge. Saignante.

Sans sauce et sans remords.

*

Chantal, elle, travaille à la poste.

À l'accueil, guichet numéro trois. Elle s'y installe chaque matin à 8 h 30 précises. Elle non plus ne regarde pas les gens. Elle fixe son écran. Les formats, les poids, les tarifs. Elle connaît par cœur la grille postale, les limites de taille, les zones internationales. Elle les récite comme des prières mécaniques.

Chantal vérifie, tamponne, dépose dans les casiers lettres et colis. Elle dit « *bonjour* » sans sourire. On lui dépose les lettres et les plis recommandés. Parfois un mot doux écrit sur une carte postale. Oui, il y en a encore.

Ce matin, devant elle, se trouve une vieille dame. Une habituée. Gentille comme tout. Toujours un peu perdue. Elle veut envoyer une lettre à sa fille. À l'étranger. Elle ne comprend pas le tarif qui lui est demandé. Elle insiste timidement.

Chantal soupire.

— C'est cher, madame, parce que c'est le tarif international. Bien sûr que j'en suis sûre. Vous n'allez pas m'apprendre mon métier, quand même. C'est la tarification postale, je n'y peux rien.

Elle a ce ton sec, administratif, dénué d'émotion. Pas hostile, mais pas bienveillant non plus. Une neutralité glaciale. Par fatigue. Par indifférence. Parce que c'est lundi. Parce que faire plus ralentirait la file d'attente.

La vieille dame paie la somme demandée, puis range son portefeuille avec lenteur. Elle repart, déconfite, les yeux humides.

Chantal est déjà passée à autre chose. Un clic sur son téléphone. Elle a une commande à faire. Un coussin orthopédique pour lombaires. Pour elle. Pour soigner son mal de dos. Elle coche « livraison express ». Elle le recevra sous trois jours.

Les usagers de la file peuvent attendre un peu.

Elle n'est pas à la pièce quand même.

*

Le soir, François et Chantal se retrouvent.

Toujours au même endroit. Devant la télé, assis sur le vieux canapé beige qu'ils ont acheté il y a vingt ans, affaissé au centre, rêche sur les accoudoirs. Le tissu a pris la forme de leurs corps. Il ne reste plus que l'essentiel : l'habitude.

Repas tiède. Lasagnes industrielles réchauffées. Chacun sa barquette. Chacun son silence. Ils mastiquent lentement. Même rythme. Même tempo. Les couverts tintent parfois contre le métal, mais c'est le seul bruit. La lumière est tamisée. Pas par romantisme ; pour économiser.

L'émission d'enquête policière commence enfin.

Ils adorent cela. Pas pour le jeu d'acteur. Non, plutôt par voyeurisme.

Ils ne diraient jamais ça ainsi, bien sûr. Mais ils aiment regarder les monstres. Ceux qui brutalisent, tuent, violent, enterrent les corps. Ceux qui osent franchir la ligne rouge.

Fascinés et en sécurité.

C'est une sorte de réconfort discret : eux au moins, ils ne font pas ça.

Eux sont normaux. Fonctionnels. Inoffensifs. Eux trient, tamponnent, obéissent, rentrent les épaules. Ils sont de ceux qu'on ne soupçonne jamais.

Ce soir, un violeur en série a été arrêté. Un type discret, banal, propre sur lui. Marié. Deux enfants. Un voisin idéal, disent les journalistes. Un qui aidait à porter les courses et disait bonjour à tout le monde. C'est toujours comme cela dans ce genre d'affaire : personne ne se doutait de rien. Le gars était bien sous tous rapports.

François commente :

— Un monstre, ce type-là. Notre société débloque vraiment !

Chantal hoche la tête sans le regarder. Elle ramasse les barquettes vides, les dépose dans l'évier sans bruit. Elle ne coupe pas le son. Elle veut entendre la suite. Les détails. Le nombre de victimes. Le mode opératoire. Elle revient s'asseoir. Prend une gorgée de vin. Le même depuis des années. Sans surprise. Elle ajoute :

— On vit dans un monde de malades. Où est passée la civilité d'antan ?

Son mari approuve d'un grognement. Comme on acquiesce à une météo.

La télé continue. Le tueur a avoué. Huit victimes. Chantal et François regardent cette émission tous les soirs. Un rituel. Comme d'autres prient. Comme d'autres fument. Comme d'autres lisent. Eux regardent. Pour se détendre. Pour oublier.

Ou pour se rassurer : ils ne sont pas les monstres. Au pire, des rouages.

*

Un jour, il y a Lila.

Vingt ans à peine. Embauchée comme stagiaire à la poste pour deux mois, « *le temps de se former* », a dit le chef. Elle est polie et attentive. Mais lente. Dès les premiers jours, Chantal la trouve agaçante. Elle ne le dit pas. Pas tout de suite.

Bientôt, Chantal n'a plus la patience. Elle ne fait plus d'efforts. Lila est trop jeune, trop molle, trop douce. Qui croit, sincèrement, pouvoir faire les choses bien.

Un matin, en salle de pause, tout le monde est réuni autour de la machine à café. Il y a les tasses en carton, l'odeur tiède du lait en poudre, les murmures entre collègues. Et Lila, en bout de table, qui raconte qu'elle a eu du mal avec un client agacé. Elle s'en excuse presque, cherche un peu de soutien, un peu d'indulgence. Et Chantal lâche, d'un ton qui claque dans le silence :

— Lila, tu as conscience que si le chef nous passe un savon, ce sera à cause de toi ? Il faut que tu te reprennes, ma petite.

Le ton est cinglant. Trop sec pour passer pour une plaisanterie. Les autres s'immobilisent une seconde. On fixe son portable. Personne ne dit un mot.

Lila rougit. Jusqu'aux oreilles. Elle bredouille une excuse. Puis se lève, tête basse, retourne à son guichet.

Chantal, elle, se sent bien. Puissante. Ne serait-ce qu'un peu.

Lila démissionne deux semaines plus tard. Une lettre manuscrite, posée sur le bureau du responsable. Écriture fine, tremblante, elle y explique qu'elle a l'impression de déranger, qu'elle n'y arrivera jamais, qu'elle se sent « *nulle* ».

Chantal lit le message avec un haussement d'épaules. Elle dit à ses collègues que Lila n'était pas faite pour ce boulot. Trop fragile. Trop gâtée. Un exemple parfait de cette génération incapable d'encaisser quoi que ce soit. Personne ne se sent responsable. Personne ne lui a souhaité bonne chance pour l'avenir.

Surtout pas Chantal.

*

Un matin, en arrivant à son travail, François apprend que Karim s'est suicidé.

La nouvelle circule d'abord comme un courant d'air discret entre les bureaux. Deux collègues en parlent à voix basse près de la machine à café. Un souffle de rumeur, mi-pudique, mi-gêné. Puis vient le courriel de la direction adressé à tout le personnel. Il est 9 h 02 : « Objet : Communication interne – Tristesse : Nous avons le regret de vous informer du décès de M. Karim B., ancien employé du service logistique. Une cellule psychologique est à disposition pour ceux qui en ressentent le besoin. Merci de respecter une minute de silence à 12 h précises. La Direction. »

Quand la mort obéit à une charte interne.

Très vite, les détails vont circuler. Karim s'est pendu dans sa cave. Sa femme l'a retrouvé tôt le matin, en descendant chercher son linge dans la machine à laver. Il avait laissé une lettre, posée bien en évidence.

Il y parlait de son épouse, de ses gosses. De la honte de ne plus rapporter d'argent à la maison. De la culpabilité de manger à table sans avoir travaillé. Du vide qui l'avait

avalé. Il écrivait qu'il ne savait plus quoi dire à ses enfants. Qu'il n'était plus qu'un chiffre de trop dans une colonne Excel.

François lit ces informations sur son écran d'ordinateur. Son visage ne bouge pas. Il se contente de se lever, d'ouvrir la grande armoire derrière lui, d'en sortir une chemise cartonnée bleue. Il y glisse le dossier de carrière de Karim avec les autres. Sur l'étiquette, il inscrit au marqueur noir : « ARCHIVES – LICENCIEMENTS – 2^{ème} TRIMESTRE ».

Le trait du marqueur grince. Il efface un homme.

Il ne se sent ni responsable ni impliqué. Une pensée le traverse, fugacement : « Karim, il aurait dû rebondir, s'il avait eu un peu de volonté ».

À 9 h 30, il prépare déjà trois nouvelles convocations.

Trois nouveaux entretiens individuels nécessaires à la restructuration de l'entreprise. Trois nouveaux dossiers à classer.

Trois autres vies à éroder.

*

Le soir, il en parle à Chantal.

Ils sont à table, assis l'un en face de l'autre. Leur assiette est presque vide. Restent quelques miettes de pain, des traces de sauce, un fond d'eau tiède dans les verres. La télé est éteinte, pour l'instant.

François parle d'une voix calme, presque mécanique. Comme s'il commentait la météo ou une dépêche entendue au journal.

— Tu te souviens de Karim ? Celui que j'ai licencié le mois dernier... Il s'est suicidé.

Chantal lève les yeux. Sa fourchette suspendue au-dessus de l'assiette. Elle fronce légèrement les sourcils, juste ce qu'il faut pour donner forme à une réaction.

— C'est un peu triste... Mais bon, c'est pas ta faute.

François hoche lentement la tête. Il prend un morceau de pain, mâche lentement. Il avale sans goût. Il regarde sa serviette. Il pense à la cave. À la corde. À la lettre. Et aussitôt, il arrête d'y penser. Penser, c'est déjà souffrir. Alors il choisit l'oubli.

Ce n'est pas sa faute. C'est le système. La conjoncture. Le plan de restructuration. La faute à pas de chance. Des mots qui protègent, qui justifient, qui ferment.

Il se sert un verre d'eau. Chantal se lève. Elle débarrasse les assiettes sans un mot. Elle rince, range, referme le lave-vaisselle. Ses gestes sont lents, silencieux.

Une routine bien rodée.

— Il y a l'émission dans dix minutes, dit-elle.

François acquiesce. Il allume la télé. Le générique démarre. Une nouvelle enquête, un nouveau tueur, un autre monstre.

Ils sont passés à autre chose.

*

Les semaines passent. Puis les mois.

Lentement. Implacablement. Une suite de matins identiques, de gestes automatisés, de phrases toutes faites. Des journées calibrées au millimètre.

Chantal fait son travail. Elle suit les procédures. Elle arrive à l'heure, ferme à l'heure, répond aux clients sans jamais sortir du script. Elle n'a plus besoin de réfléchir. Tout est codifié. Elle gère le flux. Les colis. Les gens. Le reste ne la concerne pas.

François aussi. Il convoque, notifie, licencie, archive les dossiers. Il connaît les lois, les clauses, les formules d'atténuation. Il sait comment dire « *merci pour votre engagement* » sans lever les yeux. Il sait comment ne pas penser. Il est devenu maître dans l'art de l'énoncé neutre. Il ne tranche rien. Il exécute.

Chantal et François sont corrects. Polis. Ponctuels.

Jamais de vagues. Jamais d'écart. Jamais de remise en cause.

Et pourtant, autour d'eux, les autres tombent. Une collègue harcelée, mutée « par souci d'équilibre collectif ». Un adolescent du quartier, interpellé pour des bruits trop joyeux. Des lettres importantes, égarées « par erreur du système ». Des allocations supprimées. Des vies qui dérapent pour un formulaire mal rempli.

À la télé, bien sûr, c'est pire.

Un meurtre. Une ratonnade. Un féminicide. François et Chantal entendent. Ils voient. Mais ils ne réagissent pas. Ce n'est pas leur affaire. Ce n'est jamais leur affaire. Ils ont leur vie. Leur routine. Leurs petits objectifs. Leurs points de retraite. Ils confondent tranquillité et innocence.

Le mal est là, partout.

Chaque matin, le café coule. Le percolateur tousse sa vapeur. Chaque soir, le journal télé parle d'autres horreurs. D'autres monstres. Des gens ailleurs.

Mais jamais d'eux. Eux ne dépassent pas les limites.

*

Un jour, François tombe sur un ancien dossier. Celui de Karim. Une chemise bleue. Une étiquette jaunie.

Il l'ouvre. Le tableau Excel est toujours là. Et la faute lui apparaît immédiatement. Une seule lettre. Un nom mal saisi. Une erreur grossière. Karim n'aurait jamais dû figurer sur cette liste.

François reste immobile. Puis il referme le dossier et le replace dans l'armoire.

Il éteint la lumière. Il est 17 h. Il est temps de rentrer chez lui.

Comme tous les jours.

Parce qu'au fond, ce n'était qu'un détail.